

La peur est-elle partie ?

al-Balagh, 13 mai 1945

Que le monde ait accueilli les jours de la victoire avec satisfaction et allégresse, voilà qui ne fait aucun doute, et n'a rien d'étonnant. La reddition de l'Allemagne a épargné un sang abondant, qui aurait continué de couler, non plus, disons-nous, chaque jour, non plus chaque heure, mais chaque instant, à chaque moment de la nuit et du jour ; elle a mis à l'abri les pères et les mères pour ceux de leurs enfants qui leur restaient encore, contre une part au moins des périls de la guerre, sinon contre tous ses périls, puisqu'elle continue de faire rage en Extrême-Orient. Il est donc naturel que les hommes se réjouissent de l'effondrement de cet édifice impie, d'où la mort était sortie et où elle était retournée, cette source et cette origine de l'horreur au cœur même de l'Europe.

Mais il est des faits acquis qu'il ne sert à rien de nier ni de discuter : l'allégresse des hommes devant la victoire en Europe ne fut jamais entièrement exempte de toute tache, jamais tout à fait sans entrave, jamais tout à fait purifiée de ce qui pouvait la troubler ou la gâter. La peur n'est pas tout à fait partie — il en subsiste une part non négligeable, dont la source est cette guerre qui se poursuit en Extrême-Orient, et qui a contraint M. Churchill lui-même à dire, dans certains de ses propos à ses propres concitoyens, qu'ils ne jouiraient que d'une brève période de repos et de réjouissance, avant de reprendre leur sérieux, leur effort et leur labeur, jusqu'à ce que le Japon soit à son tour contraint à la même reddition que l'Allemagne.

Nous avons entendu, hier, à la radio, des speakers de Grande-Bretagne et d'Amérique annoncer que le monde allait désormais assister à un mouvement de troupes d'une ampleur sans précédent dans l'histoire, alors que soldats et matériel de guerre sont transférés d'Europe vers l'Extrême-Orient ; les Américains, à eux seuls, entendent transférer trois millions de soldats du théâtre occidental vers le théâtre oriental, avec leur équipement et leurs divers instruments de guerre.

Si l'on ajoute à cela le matériel et les hommes que les Britanniques transféreront eux-mêmes vers ce même théâtre, et ce que l'Amérique continue d'envoyer directement du territoire américain vers l'Extrême-Orient, nous comprenons que l'humanité n'a pas encore eu la chance de se sentir en sécurité et stabilisée, et que les hommes n'ont pas encore eu la chance de retourner dans leurs propres patries, de revenir

dans leurs propres foyers, de se sentir rassurés auprès de leurs propres familles, et de reprendre ce travail qui porte des fruits et produit des résultats réels à l'abri de la sécurité et de la paix.

Voilà donc l'une des sources de la peur, parmi d'autres — car la peur a d'autres sources encore, peut-être pas moins terribles que celle-ci : l'Allemagne a déposé les armes, mais les séquelles de la guerre, elles, n'ont pas déposé les leurs, et ne le feront pas avant longtemps.

La plus manifeste de ces séquelles est cette misère répandue qui submerge à la fois les vainqueurs et les vaincus, exposant les uns à une privation douloureuse, et les autres à une privation mortelle.

La radio nous a appris, hier, depuis la Grande-Bretagne, que les Anglais connaîtront des difficultés considérables en matière de ravitaillement, et que leurs propres rations de certaines denrées alimentaires seront réduites ; on a dit la même chose au sujet de l'Amérique. Quant aux pays libérés, leur misère est trop manifeste pour avoir besoin d'être décrite ; quant au peuple vaincu, il vit parmi ses propres ruines comme y vivent les rats. Les Américains ont commencé à éprouver pour lui une certaine pitié, une certaine compassion, et à lui faire l'aumône de quelque nourriture. À peine cette nouvelle fut-elle diffusée que les nations libérées s'en indignèrent, leurs propres porte-parole déclarant que les Américains se hâtaient de secourir l'ennemi vaincu plus vite qu'ils ne s'étaient jamais hâtés de secourir leur ami victorieux.

La peur, donc, n'est pas non plus tout à fait partie de ce côté-là, et chaque être humain, en Europe, demeure anxieux, pour lui-même et pour les siens, des suites de la guerre — même une fois qu'il lui est enfin donné de s'installer de nouveau dans sa propre patrie, et de se sentir en sécurité dans sa propre maison, parmi les siens.

Nous ne pensons pas qu'il subsiste, en Europe, une seule famille que la guerre n'ait endeuillée d'un enfant ou d'un autre ; nous ne pensons pas non plus qu'il subsiste, en Europe, une seule famille exempte de quelque véritable inquiétude au sujet de l'un ou l'autre de ses enfants, qui a échappé à la mort, sans échapper pour autant aux blessures ou aux maladies qu'a exigées la guerre.

L'allégresse de ces hommes devant la victoire ne peut donc jamais être pure, ni exempte de toute tache ; c'est, au mieux, une allégresse relative, plus proche du soupir de soulagement que pousse un être

affligé, qui s'attendait à des horreurs déversées sur lui sans limite, et qui les voit enfin se lever, après qu'il en a déjà pris sa propre part, lourde et détestable.

Et ce n'est pas tout : cette victoire qui appelle les hommes à la satisfaction et à l'allégresse ne se présente pas à eux le visage rayonnant de lumière — elle se présente à eux, au contraire, avec un visage qui n'est pas tout à fait exempt d'une certaine ombre. Le monde avait accueilli la victoire, au lendemain de la précédente guerre, avec une certaine sécurité qu'il ne connaît pas au lendemain de celle-ci.

Il n'y avait rien, parmi les vainqueurs de la précédente guerre, qui ressemblât à ces manifestations violentes et effrayantes de désaccord que nous observons aujourd'hui ; le monde passa un mois ou deux simplement à savourer sa propre sécurité et son propre triomphe, et les désaccords politiques entre vainqueurs n'apparurent que lorsque les négociations de la conférence de paix eurent déjà quelque peu avancé — et même alors, ces désaccords n'étaient guère inquiétants ni effrayants.

Dans cette guerre-ci, en revanche, les désaccords sont apparus avant même que l'ennemi ne se rende, et un véritable éloignement s'est fait jour entre les vainqueurs — prenant, par moments, des formes assez violentes pour détourner les hommes des affaires mêmes de la guerre. Une fois la reddition de l'ennemi pleinement acquise, le champ s'est trouvé tout entier livré à la controverse et à la discorde — et quoi de plus révélateur que le fait que la victoire n'a même pas été annoncée le même jour chez tous les Alliés, mais annoncée en Occident le mardi, et en Europe orientale seulement le mercredi ?

Le monde n'a pas non plus vu, au lendemain de la précédente guerre, de victime aussi grave de la discorde que celle que l'on voit aujourd'hui. L'État polonais, pour lequel la guerre fut déclarée, qui a perdu le tiers de son propre peuple, qui a perdu la plus grande part de sa propre richesse économique, et dont les armées ont pris part à la victoire réelle, à l'est comme à l'ouest — cet État se trouve aujourd'hui perdu entre Russes et Anglo-Saxons, chaque camp affirmant qu'il ne lui veut que du bien, et préfère son propre bien-être — et il en résulte qu'elle demeure absente de la conférence de San Francisco, les Russes n'acceptant pas le gouvernement de Londres, et les Anglo-Saxons n'acceptant pas le gouvernement de Lublin.

Quant aux Polonais eux-mêmes, ils ne peuvent rien dire du tout, soumis qu'ils sont, qu'ils le veuillent ou non, à l'autorité de l'un ou l'autre

camp.

Et l'affaire ne s'arrête pas au problème polonais : les problèmes surgissent partout, apparaissent chaque jour. Le problème de l'Autriche, le problème de Trieste, le problème de la tutelle, le problème du Conseil de sécurité, le problème turco-russe, et tous les problèmes que vous voudrez — des problèmes dont nul ne sait quand ils s'achèveront, ni comment ils pourraient même s'achever.

Ce dont nous espérons que le lecteur ne doute pas, c'est que tous ces problèmes, quelque graves et aigus qu'ils soient, n'atteindront pas l'extrême degré de la violence, et qu'ils trouveront nécessairement, ou que les vainqueurs leur trouveront, des solutions durables ou provisoires — mais ils subsistent, en tout état de cause. Leur existence même, leur acuité, et le désaccord des hommes sur la manière de les comprendre et de les résoudre, tout cela empêche l'allégresse de la victoire d'être jamais pure, exempte de toute tache ; c'est, si l'expression est permise, une allégresse endeuillée, et une allégresse anxieuse, sans aucun doute.

Il existe cependant d'autres peuples qui ne prennent aucune part à ces problèmes, de près ou de loin, mais qui les observent comme un tiers neutre observe les événements, tantôt mécontent, tantôt satisfait. Ces peuples ont pris part à la guerre, fortement ou faiblement, ont aidé les vainqueurs, activement ou passivement, ont goûté l'amertume de la guerre, et en ont ressenti le feu tout de même — et ils avaient bien le droit d'accueillir la victoire avec une allégresse, une joie, dont la première ne serait entachée d'aucun deuil, dont la seconde ne serait entachée d'aucune anxiété ni d'aucune peur.

Mais ces peuples, eux non plus, n'ont pas connu cette allégresse pure, ni goûté cette joie sans mélange ; ils ont reçu la nouvelle de la victoire, lui ont adressé un sourire fugitif, qui a effleuré leurs lèvres comme passe un nuage, puis ont repris le cours de leur vie, sérieux, endeuillés, anxieux — le moins que l'on puisse dire d'eux étant qu'ils ne sont satisfaits ni de leur présent, ni rassurés quant à leur avenir, et qu'ils ne conservent, de leur passé, que des souvenirs douloureux, suscitant dans leur cœur une bonne part de chagrin, de doute et de déception.

Ce sont précisément ces peuples qui ont entendu les promesses qu'on leur faisait, les ont crues, leur ont fait confiance, et ont vécu avec elles, comme s'il s'agissait déjà de faits accomplis, simplement dissimulés par la guerre féroce et terrible, et destinés à apparaître dès que se dissiperaient les tourments de la guerre.

Ces peuples, un jour, ont levé les yeux, pour constater que les promesses, jadis si présentes matin et soir, nuit et jour, s'étaient peu à peu tues, puis peu à peu effacées, puis avaient disparu de tous les cœurs, et s'étaient dérobées à tous les regards — remplacées par ces mêmes vieilles pratiques politiques que les hommes connaissaient avant cette guerre, dont ils s'étaient lassés, et auxquelles ils avaient cru ne jamais revenir, ou qui, croyaient-ils, ne reviendraient jamais à eux. Et les voilà qui se retrouvent, soudain, submergés par ces vieilles pratiques, non plus jusqu'au menton, mais jusqu'aux oreilles. Comment donc pourrait-on attendre de ces peuples qu'ils se rendent tout entiers à la joie et à l'allégresse, qu'ils écartent d'eux-mêmes l'anxiété et la peur, alors que tout, autour d'eux, se poursuit exactement comme si la guerre n'avait jamais éclaté, comme si la guerre ne s'était jamais achevée sur cette victoire immense ?

L'Égypte s'est-elle réjouie de cette immense victoire d'une allégresse complète, entière, exempte de toute anxiété, non ternie par la peur ? Ou l'Égypte ne s'est-elle réjouie de cette immense victoire que d'une allégresse officielle, que le peuple a regardée avec un simple sourire, avant de poursuivre son propre travail comme il le poursuit chaque jour, le cœur empli de sérieux, empli d'anxiété, empli d'un espoir dont il ne sait quand il se réalisera, bien qu'il demeure convaincu qu'il se réalisera un jour ?

Quant à la reddition de l'Allemagne, les Égyptiens en attendaient pour eux-mêmes un grand bien, et l'attendaient prompt. Mais ils ont regardé, et n'ont vu que l'Allemagne s'effondrer, Hitler se donner la mort, et la démocratie triompher. Et pendant tout ce temps, ils demeuraient eux-mêmes exactement ce qu'ils avaient été auparavant — exactement ce qu'ils avaient été avant même que la guerre ne fût déclarée — souhaitant des choses qu'ils considéraient comme leur revenant de droit, ni accordées, ni refusées, mais simplement suspendues entre les mots oui et non.

Le moment n'est pas encore venu. Il viendra peut-être après une attente plus ou moins longue — et ils observent qu'à peine la victoire était-elle annoncée que la liberté était rendue au peuple, dans le pays même des Anglais, que les restrictions étaient abolies, que la censure de la presse disparaissait, et que les hommes pouvaient vivre libres, comme ils vivaient avant la guerre — alors même que la guerre, pour eux, n'est pas encore terminée, leur imposant toujours des efforts considérables, les exposant toujours à des dangers considérables, et déversant sur eux des horreurs effroyables.

Les Égyptiens ont vu tout cela, y ont réfléchi, et s'en sont réjouis pour l'Angleterre elle-même — puis se sont regardés eux-mêmes, et ont constaté qu'après l'annonce de la victoire, ils demeuraient exactement ce qu'ils étaient avant cette annonce : aucune liberté ne leur avait été rendue, aucune restriction ne leur avait été levée, ils n'étaient même pas libérés de la censure de la presse — et cela, alors même que leur propre guerre n'a jamais été, au mieux, qu'une guerre toute théorique.

Ils avaient espéré qu'on leur dirait, le jour de la victoire : réjouissez-vous avec nous, car votre propre liberté va enfin vous être rendue tout entière ; les armées alliées vont évacuer votre patrie ; la vallée du Nil va jouir de son indépendance, pleine, entière et sans réserve. Réjouissez-vous avec nous, car vous voici, dès aujourd'hui, libres ; les restrictions qu'avait imposées l'état d'urgence de la guerre vous ont été levées, en totalité ou pour l'essentiel ; vous allez reprendre votre vie exactement comme vous la viviez avant la guerre, votre liberté de parole et d'action n'étant plus bornée que par le droit commun.

Ils attendaient qu'on leur dît cela — et on ne leur en dit rien du tout. Ils entendirent seulement tonner les canons, entendirent la radio diffuser les nouvelles de la victoire, sourirent, et poursuivirent leurs propres affaires, regardant les drapeaux hissés que la brise agitait avec la légèreté d'une caresse — mais sans y prêter, ou presque, la moindre attention réelle.

Peut-on vraiment le leur reprocher ?